



Carne Viva de Jean-Charles Hue (2009).

PORTRAIT. RÉVÉLÉ PAR *LA BM DU SEIGNEUR*, JEAN-CHARLES HUE NAVIGUE DEPUIS DES ANNÉES ENTRE LA MODE, LA VIDÉO ET LE CINÉMA.

Sur l'os

Le réalisateur de *La BM du Seigneur*, sorti en salles le 26 janvier, est déjà l'auteur d'un long métrage et de nombreux courts, tournés vers la représentation de marges porteuses d'un « élan vital » exorcisant la violence de la condition humaine. Jean-Charles Hue, né en 1968, est venu progressivement au cinéma. Il a d'abord travaillé dans la mode, au Sentier, déjà « un univers baroque ». Après un passage dans une école, il devient styliste. « À cette époque, j'ai eu dans mon travail l'occasion de toucher à une caméra. C'est vite devenu une évidence. Je faisais des montages VHS dans mon coin. J'ai pensé à intégrer les Beaux-Arts, parce que j'avais l'intention d'aller plutôt vers le cinéma

expérimental. J'étais tourné vers les couleurs, l'alchimie. J'ai donc fait Cergy, et j'ai assez vite pu montrer mon travail : ma première exposition personnelle était en 2001, avec des films expérimentaux réalisés en Espagne dans le monde gitan. » Parmi ces films « marqués par l'influence de Kenneth Anger », se révèle une attirance pour la fiction comme pour le documentaire, conçus à l'époque par le réalisateur comme « des zones séparées ».

Des courts métrages qui suivront à son premier long, *Carne viva* (2009), Jean-Charles Hue construit une œuvre fragmentaire, aux formes très diverses mais aux multiples correspondances, comme une exploration dont la forme plus déliée de *La BM du*

Seigneur marque un point d'aboutissement. Pour le cinéaste, il s'agissait d'abord de « créer des fondements, des pôles de croyance. Esquisser des coquis, une ossature ». Ensuite – aujourd'hui – « mettre de la viande sur l'os ». De film en film, « le désir s'est installé de raconter, d'aller vers les histoires. Mais j'ai toujours besoin du réel, des gens que je rencontre, d'une histoire affective forte ».

Des courts métrages comme *Sunny Boy* et *Parabellum Girl* (2003), « se donnent à voir plus qu'à comprendre ». Ce sont des objets ésotériques et théâtraux, à qui, comme à une poésie, « il manque tout, ou il ne manque rien ». De *Perdonami mama* jusqu'à l'installation *L'Œil de Fred*, réalisés entre 2004 et 2007, Jean-Charles Hue filme

la famille Dorkel, dans une communauté de voyageurs qu'il intègre comme une famille pendant sept ans et avec qui il réalisera *La BM du Seigneur*. C'est le pendant documentaire de l'œuvre, un ensemble de fragments prélevés sur des heures de rushes, quelques épisodes où « quelque chose se reconnaît » : un adolescent rieur brandissant un lapin mort (*Quoi de neuf docteur ?*), un homme ivre tirant vers la caméra (*Y'a plus d'os*), dans un dernier plan étoilé qui concentre peut-être tout ce que cherche à faire advenir le cinéma de Jean-Charles Hue : une vision, une manifestation d'un au-delà, un entre-deux risqué qui est aussi la position privilégiée du cinéaste.

Le premier travail de Jean-Charles Hue à l'école de Cergy-Pontoise fut un travail photographique autour d'un objet militaire, une gamelle de soldat qui lui venait de son grand-père, éclairé pendant la Seconde Guerre mondiale : un objet *mulo*, c'est-à-dire ayant appartenu à un mort, et qui, pour continuer à porter dans le monde la présence du disparu,

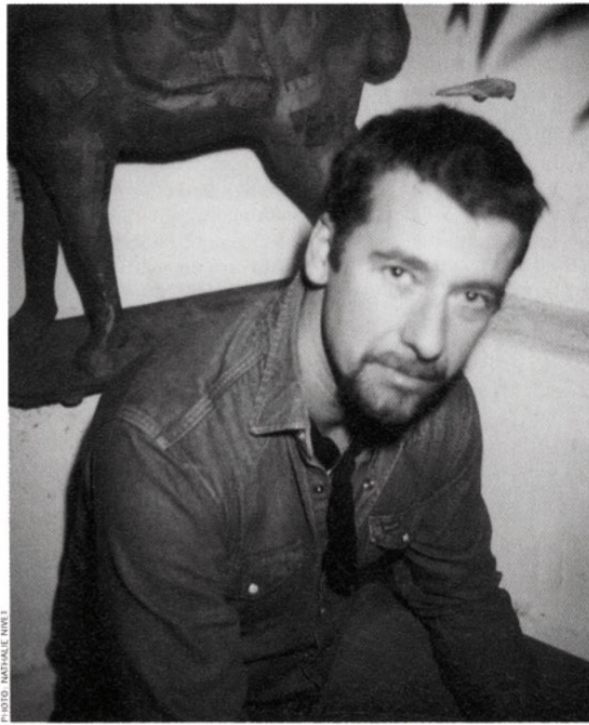


PHOTO: NATHALIE NINI

Jean-Charles Hue

continuait à servir comme simple ustensile dans la maison des grands-parents. Dans *La BM du Seigneur*, un personnage brandit un pistolet, celui-là même qu'on trouve dans *Y'a plus d'os* et *Sunny Boy*. « C'est l'objet dont j'avais besoin pour fabriquer les films ». Dans *Carne viva* (2009), un couteau dont le manche en os est fait de l'échine d'un chien passe de main en main à Tijuana, « ville entre la vie et la mort », devenant pour chaque personnage un fétiche où transite le fantôme d'un animal, voire « l'objet liturgique d'une nouvelle religion ». Ces objets portent une légende, et derrière la constellation éparse des films se noue un dialogue de toutes les histoires qui en sont à l'origine, tout un sous-texte ramifié mais jamais explicite.

Si ses courts métrages sont régulièrement diffusés (notamment dans le milieu de l'art contemporain, Jean-Charles Hue étant représenté par la galerie Michel Rein), *La BM du Seigneur* est son premier film qui arrive en salles. *Carne viva*, lui, ne fut pas distribué (exposé sous la forme

de séquences vidéo séparées, il reste peu montré in extenso), mais possède ses admirateurs. « Dans ce film, j'essayais de mettre ce qu'on retrouve aujourd'hui dans *La BM*... C'est un film que j'aime et je reste blessé du sort qu'il a connu. » Il ne faut pas voir dans cet aveu un quelconque apitoiement, mais la marque particulière d'un cinéaste qui mêle étroitement les films et la vie, comme les artistes qui l'ont le plus inspiré (de Jean Genet à Joseph Beuys, en passant par Paradjanov), et construit chaque œuvre à partir de rencontres, de la création de nouvelles familles et de mythologies personnelles. C'est dans les milieux populaires et à la marge que le cinéaste cherche toujours à fixer « une croyance », quelque chose aussi de son propre héritage culturel et familial : des origines tziganes, un certain rapport à la religion, aux morts, à des objets « intercesseurs ». « C'est l'essence du cinéma, communiquer avec les fantômes. Ça rejoint la croyance des gitans, qui disent que la caméra vole l'âme. »

Florence Maillard